«Justice pour Théo» : d'Omar Sy à Valérie Damidot, ces célébrités se mobilisent

09/02/2017 à 18h00

Le monde du rap est le premier à s'être mobilisé en faveur de Théo, victime d'un viol présumé lors d'une arrestation policière brutale jeudi.

Alors que Théo, 22 ans, a été victime jeudi de violences policières présumées à Aulnay-sous-Bois, les célébrités sont nombreuses à lui exprimer leur soutien en ligne. Après le témoignage effroyable du jeune Francilien, et la visite de François Hollande à son chevet, les messages se sont multipliés sur la toile autour du mot d'ordre «Justice pour Théo».

Les rappeurs en tête

Le hip-hop français a été l'un des premiers à exprimer sa colère et son besoin de justice. On compte des artistes comme Booba, Kaaris, Soprano, Mokobe de Magic System, Gradur, Lacrim, Youssoupha, Rim'K, Seth Gueko, Oxmo Puccino, Vald mais aussi les Belges Damso et Shay. Des messages revenaient souvent, comme la référence à l'affaire Adama Traoré en juillet 2016, décédé dans des circonstances encore obscures après un contrôle de police, ou encore aux décès de Zyed et Bouna, déclencheur des violences urbaines de 2005.

Le rappeur Oxmo Puccino, a quant à lui cité les paroles d'une de ses chansons, «Qui peut le nier?» : «La couleur de peau n'est qu'une raison pour haïr un homme». Booba s'est voulue plus frontal en reprenant les propos terribles de Théo, assorti d'un provocateur «#bamboulagang».

Omar Sy, Vincent Cassel, Valérie Damidot…

La personnalité préférée de Français, Omar Sy, a posté dans la nuit de mardi à mercredi une photo du blessé, citant en légende Martin Luther King. «Une injustice commise quelque part est une menace pour la justice dans le monde entier.» Des propos bien plus modérés et distanciés que ceux de Vincent Cassel, très véhément envers les forces de l'ordre.

Le mot «barbarie» a été employé à maintes reprise sur les réseaux sociaux, comme sur le compte Twitter de Stéphane Guillon. D'autres, à l'image du réalisateur Mathieu Kassovitz ou l'animatrice Valérie Damidot, n'ont pas réussi, ou du moins ont préféré rester «sans commentaire». […]

Le Parisien